

SUR LES ROUTES DE L'EXODE

Dès le 10 mai 1940, premier jour de l'offensive allemande à l'Ouest, la Luftwaffe fait preuve d'une grande activité, multipliant les bombardements et les mitraillages à basse altitude sur de nombreuses localités et voies de communication des Ardennes, semant la terreur dans les pitoyables colonnes de l'exode. Cette activité s'intensifie durant les jours suivants et, les 12 et 13 mai, le village de Poix-Terron, à une vingtaine de kilomètres au sud de Charleville-Mézières, est victime de

plusieurs bombardements particulièrement meurtriers et destructeurs. Ce sont ces bombardements que nous évoquons dans un premier article avant de donner la parole à Mme Lucie Kret qui nous relate l'odyssée qu'elle a vécue entre le 15 mai et les premiers jours de juin 1940, odyssée qui l'a conduite des Ardennes à Mouzeuil, en Vendée, et dont certaines péripéties ne seront pas sans rappeler à nombre d'Ardennais des situations semblables vécues ici ou là sur les routes de l'exode.

● POIX-TERRON SOUS LES BOMBES

Dimanche 12 mai 1940. Depuis deux jours, la petite localité de Poix-Terron, dans la vallée de la Vence, connaît une animation peu commune avec le passage ininterrompu de milliers d'évacués, «foule qui n'a jamais fini de passer, toujours aussi épaisse, toujours renouvelée» (1). En train, en automobile, à bicyclette, en charrette, à pied, certains poussant devant eux des troupeaux de vaches, Belges des régions frontalières et Ardennais du nord du département, spontanément ou sur ordre des autorités militaires, fuient dans une cohue indescriptible l'avance allemande. La veille, vers 20 heures, des bombardements aériens allemands ont coupé la voie ferrée Charleville-Reims au-delà de Poix-Terron. «En gare, stoppaient les trains venant de la Vallée de la Meuse bondés d'innombrables réfugiés qui, au fur et à mesure de leur arrivée, se répandaient dans le village. Comme les trains avaient été mitraillés, il y avait des blessés. Mme Thille se rappelle que, dans la salle d'attente, des blessés étaient allongés. M. Juif, lui, se souvient très bien d'avoir vu une femme tuée allongée sur le plateau d'un train arrêté en gare...» (2). Tandis que les blessés étaient soit secourus dans un local de la Papeterie des Ardennes, soit évacués par véhicules militaires vers l'hôpital de Rethel, les réfugiés indemnes se sont logés tant bien que mal dans le village, les habitants et les militaires en cantonnement ayant conjugué leurs efforts afin de leur procurer un abri pour la nuit. Depuis le lever du jour, beaucoup errent, désespérés, près de la gare dans l'espoir d'un train qui n'arrive pas. D'autres attendent, tout aussi vainement, d'être pris en charge par une voiture ou un camion de passage. D'autres enfin, plus réalistes, se décident à partir à pied, quémendant ici une brouette, là une voiture quelconque pour y entasser leurs maigres ballots. Peur, fatigue, désarroi, c'est la grande misère des pauvres gens, un spectacle pitoyable qui serre le cœur des habitants de Poix-Terron. «A quand notre tour?», s'interrogent-ils. Certes, l'espoir subsiste que plus haut, en Belgique ou sur la frontière, nos troupes réussissent à arrêter l'ennemi mais le flot qui s'écoule interminablement sur la route nationale à travers le village n'est guère rassurant et incite à prendre ses précautions. «Depuis le 10 mai, nous dit Mme Alice Satabin, beaucoup s'attendaient à partir et avaient commencé à prendre leurs dispositions. Moi-même, au matin du 12 mai, j'avais préparé mes valises. Ma mère, Mme Debray, en avait fait autant. Nous étions prêtes au cas où, tout en espérant bien ne pas avoir à évacuer, escomptant que les Allemands seraient arrêtés avant» (2).

En ce dimanche de Pentecôte, des communions doivent avoir lieu mais «les esprits ne sont plus à la ferveur, aux solennités, aux réjouissances» (3). Une simple messe basse est célébrée à 9 heures par l'abbé Gerbaut et il y a très peu de

monde à la cérémonie. Comme nous le dit M. Robert Fauchoux : «On avait autre chose à penser !»

Il est environ 10 heures. Vers le nord, un vrombissement se fait entendre. Il grossit rapidement et, bientôt, une escadrille à croix noires apparaît dans le ciel. C'est l'affolement, la ruée vers les abris, des caves solides ou les tranchées creusées pendant la «drôle de guerre» à l'entrée nord du village, dans la rue du Chellois et sur la route de Terron. Mais la place manque, les abris n'ayant été prévus que pour les seuls habitants de Poix-Terron : environ 700 personnes, alors que le village est envahi par des milliers de réfugiés ! Et puis, tout va si vite ! Moteurs lancés à plein régime, les avions fondent sur le village. C'est un carrousel infernal ! Ils passent et repassent au ras des toits, crachant le feu de toutes leurs armes, mitraillant sans pitié les malheureux civils paniqués. Arrivés depuis peu, des spahis de la 3^e Brigade, stationnés sur la place de la Mairie, s'efforcent de riposter avec leurs mitrailleuses d'infanterie, parfois avec leurs fusils... (4)

Combien de temps cela dure-t-il ? C'est difficile à dire ; tout ce dont se souviennent ceux qui ont subi ce premier raid, c'est qu'il leur parut interminable... En fait, même si l'on déplore déjà des victimes, la tragédie n'a pas encore véritablement commencé.

Vers midi, en effet, de nouveaux avions surgissent. Ce sont des Stukas. Sinistres, ils survolent Poix-Terron dans un vacarme assourdissant. Ils semblent d'abord s'éloigner mais, très vite, ils font demi-tour et reviennent sur la localité. Alors, c'est l'enfer, le hurlement démentiel des sirènes des bombardiers en piqué, les bombes qui éclatent, les avions qui mitraillent en rase-mottes, les pans de mur qui s'effondrent, la fumée, la poussière. «Une bombe tombe à quelques mètres de la cave où nous sommes terrés, écrit M. Leroux. Fumée noire, chute de gravats, écroulement brutal d'une cheminée... Ma mère prie à voix haute» (5). «Cette fois, note M. Locart, le maire de Poix-Terron, c'est bien une atmosphère de guerre que nous respirons. C'est l'angoisse. Partout, il y a des morts et des blessés» (6). Les fils télégraphiques, téléphoniques et électriques sont arrachés, des débris hétéroclites jonchent les rues du village et la route nationale...

Les avions partis, on tente de s'organiser. Un poste de secours est installé à la hâte près de la gare, dans la propriété Caillet, s'ajoutant à celui fonctionnant déjà à la papeterie. Des ambulances arriveront plus tard mais trop peu nombreuses pour emporter tous les blessés. On transporte les premiers morts à l'église.



Non loin de l'église, les maisons Hureaux, Grivel et Chopin détruites le 12 mai.

Photo : Mme Alice SATABIN.

Et toujours des évacués qui arrivent dans le village. Beaucoup de Belges parmi eux ainsi que des gens de l'est du département. Beaucoup de gens de Charleville aussi. Un affolement légitime s'empare des habitants de Poix-Terron : «Chacun s'emploie à préparer les ballots. Les autos sont chargées en hâte, un matelas placé sur le dessus pour préserver de la mitraille en cours de route. Les autres chargent voitures et chariots ; d'autres, hélas, une brouette ou une voiture à bras chargées de quelques hardes et l'évacuation volontaire se poursuit rapidement» (6).

DANS LES ENVIRONS DE POIX-TERRON, LE 12 MAI 1940

«Près de Saint-Pierre-sur-Vence, nous fûmes bombardés par des avions qui nous survolèrent peut-être à moins de cent mètres d'altitude. Une dizaine de petites bombes tombèrent autour de nous, creusant de petits cratères. Nous étions allongés sous un gros arbre, sauf mon père qui, imprudent, désirait voir l'impact au sol ! «Couche-toi, couche-toi vite, n'y vas pas ! cria mon fils de sept ans. Ils vont nous voir ! Et tais-toi, pépère, ils vont nous entendre !» Ces paroles à peine prononcées, les bombes, qui étaient à retardement, éclatèrent, sans nous blesser. Nous reçûmes seulement de la terre, et il en tomba même sur le ventre du bébé».

M. Raymond MATZ, Charleville-Mézières. Extrait d'un témoignage recueilli par Stéphan MATZ, élève de 1^o F2 au LEGT «François-Bazin» en 1983-1984.

«Arrivés à Poix-Terron, les Stukas surgissent et mitraillent en passant. Pas de victimes parmi nous, heureusement. Et nous abordons les fameuses crêtes. Là, sur la gauche, une colonne de spahis en retraite, en file indienne. Et revoilà les maudits Stukas et leurs mitraillages. Brusquement, tout s'immobilise. Beaucoup de piétons se jettent dans les fossés. Tant pis, nous restons dans la camionnette, moteur au ralenti. Nous voyons un malheureux spahi désarçonné se faire traîner par un pied à l'assaut du talus longeant la route...»

M. Arthur PAPIER, Nohan (commune de Thilay). Extrait d'un témoignage recueilli par Franck WARGNIER, élève de 1^o E2 au LEGT «François-Bazin» en 1983-1984.

Mais voilà les avions qui reviennent ! «Dispersez-vous, dispersez-vous !», hurle le maire. «C'est le déluge, nous écrit Mme R..., de Charleville. Les avions arrivent, tournent. Nous avons à peine le temps d'entrer dans une maison et de descendre à la cave, qui est archi pleine. A deux ou trois reprises, ils sont revenus ces avions ! Un peu de répit et le maire - ou quelqu'un d'autre - nous fait sortir et nous dit d'aller dans les champs. A peine dehors, les revoilà ! Nous entrons à côté, dans une remise. Ca tombait, on était secoués ! Et de la poussière, de la poussière à étouffer... Près de moi, un soldat. Je lui demande de prendre mon bébé dans ses bras mais il ne comprend pas fort le français. Alors, je prends ses bras et lui remets le petit... Encore un moment de répit. Nous sortons de la remise. La dame qui m'accompagne regarde dans un hangar : partout, des morts et des blessés... (7).

C'est le même spectacle tragique que voit M. Jean-Marie Thomas, un lycéen de Charleville qui, déjà mitraillé avec sa famille à La Francheville dans la matinée, est arrivé à Poix-Terron pendant le bombardement : «Lorsque nous sommes sortis de la maison où nous nous étions réfugiés, le spectacle était hallucinant. Des morts, des blessés, également des chevaux tués ou blessés ! Il y en avait partout !» (8)

Malgré le renfort d'une partie des hommes de la Compagnie de Travailleurs commandée par le capitaine Carthas, malgré le dévouement de volontaires - telles ces trois religieuses de Charleville qui vont rester jusqu'au lende-

«Poix-Terron. Le train dans lequel ma mère, ma sœur, mes deux frères et moi avons embarqué à Charleville s'arrête brusquement à hauteur du passage à niveau. Que se passe-t-il ? La voie est coupée plus loin, impossible de continuer. Tout le monde descend. Il nous faut poursuivre à pied, sur la route nationale en direction de Launois, au milieu de la foule des évacués. Le flot avance lentement. Un kilomètre, deux kilomètres... Soudain - il est peut-être 14 heures ou 14 heures 30 - des bruits d'avions, des mitraillages ! «Couchez-vous, couchez-vous !», hurle-t-on autour de nous. Je vois toujours cette route complètement nue, avec rien pour se camoufler ! Dans la cohue, je suis rejetée sur le côté droit de la route et séparée de ma famille. Un avion surgit en rase-mottes, tellement bas que je peux voir le pilote ! La route est bombardée et mitraillée. C'est affreux et j'ai peur... Les avions s'éloignent. Il y a des blessés de toute part. Je rejoins les miens. Ma sœur Yvonne, onze ans, est étendue, la jambe traversée par un éclat de bombe... Des militaires arrivent. Il faut vite s'éloigner car, dans la terre molle du ruisseau, est fichée une bombe à retardement ! les militaires nous prennent en charge jusqu'à Launois où nous allons passer notre première nuit de l'exode».

Mme Thérèse MAHUT, Charleville-Mézières. Témoignage recueilli en novembre 1984.

«C'est à Launois que nous avons subi notre premier bombardement. On s'était cachés derrière de gros arbres et on tournait autour en surveillant les avions ! Une protection vraiment dérisoire ! (...) A Faissault, un deuxième bombardement a eu lieu. Nous avons eu de la chance, un attelage ayant été anéanti juste derrière nous...»

Mme LEJOUR, Nouzonville. Extrait d'un témoignage recueilli en avril 1984.

main -, les secouristes sont débordés. Seuls les blessés sont pris en charge. «Les morts sont couchés sur les bas-côtés de la route et recouverts d'une toile ou d'un effet quelconque» (9). Les pompiers font ce qu'ils peuvent pour tenter de circonscrire les incendies provoqués par des bombes incendiaires ; la ferme Colinet, en plein centre du village, est en flammes ; à côté, la ferme Perrin brûle aussi et, dans l'écurie on trouvera le corps carbonisé de Mme Perrin...

L'évacuation des habitants du village se précipite. «Une bombe éclate en haut des escaliers de notre jardin, près de la niche du chien qui n'est pas tué ainsi que les lapins qui se trouvent à côté. Le prunier est déraciné, la toiture et la cheminée du derrière de la maison volent en éclats (...) Personne n'a été blessé. Nous chargeons la voiture entre les vagues d'avions qui reviennent tous les quarts d'heure environ jusqu'à 14 heures. Nous partons à 14 h. 30, abandonnant tout : maison, magasin, mobilier, etc...» (10). Hébétés, apeurés - on le serait à moins - les habitants de Poix-Terron vont grossir le flot des évacués sur la route de l'exil, un exil qui conduira la plupart d'entre eux en Vendée, à Rocheservière notamment, près de La Roche-sur-Yon.

La présence des spahis est-elle à l'origine des bombardements ? C'est ce que pense M. Locart et, sur sa demande, les cavaliers acceptent de se retirer de la localité. En fait, l'objectif de la Luftwaffe est de couper les voies de communication et de semer la panique dans les colonnes de réfugiés afin de perturber les mouvements des troupes adverses et Poix-Terron est une cible de choix : carrefour routier, traversé à la fois par une route nationale et une voie ferrée importante, le village constitue une sorte de couloir dans lequel s'engouffrent des milliers de personnes. Le départ des spahis n'a donc aucun effet et, dans l'après-midi, deux autres bombardements ont lieu, provoquant de nouvelles destructions et faisant des victimes supplémentaires. Il faut attendre la nuit pour qu'un calme relatif puisse s'établir.

Une nuit au cours de laquelle M. Locart est informé d'une nouvelle qui le stupéfie : les Allemands sont aux portes de Sedan ! Ainsi, en deux jours seulement, ils ont réussi à traverser ce massif ardennais si souvent présenté par nos stratèges comme infranchissable ... Les Allemands sur la Meuse, il n'y a plus de temps à perdre. Vers 7 heures, le lundi 13 mai, le maire fait sonner la cloche d'alarme. Des caves, des tranchées-abris, des bois alentour sortent des gens harassés, sales, désemparés ; peu d'habitants du village parmi eux : ils sont presque tous partis la veille. «Les Allemands sont sur la Meuse, leur annonce M. Locart. Il ne faut donc pas rester là. Evacuation totale du village dans la matinée. Moi-même, je partirai vers midi».

Poix-Terron n'est pas au bout de ses épreuves : un nouveau bombardement aérien s'abat sur le malheureux village, ajoutant encore des ruines et d'autres victimes à celles de la veille. Le bilan ne cesse de s'alourdir...

Les archives de la commune sont entassées dans deux grandes caisses - fabriquées à cet effet par le menuisier du village, M. Robert Faucheux - et chargées dans la voiture du service incendie. Mais le véhicule a été atteint par des éclats de bombes et son conducteur, M. Pauly, est dans l'incapacité de le réparer. On sollicite le capitaine Carthalas mais il ne dispose d'aucun véhicule. Que faire ? M. Locart tente sa chance sur la route nationale, essayant d'arrêter un camion de passage. Mais c'est vainement qu'il agite son écharpe : «Ils fuient rapidement. Aucun ne s'arrête et, d'un geste de la main, les conducteurs me signifient qu'ils poursuivent leur route. La plupart, pourtant, ne sont pas chargés» (11). En désespoir de cause, les archives sont confiées au capitaine Carthalas qui les fait entreposer dans la cave de M. Godart, place de la Mairie, où se trouve son cantonnement (12).

Les blessés maintenant. Au poste de secours de la gare, il en reste encore quelques uns ainsi qu'un petit groupe de vieillards invalides. Que vont-ils devenir ? On rassure le



Maisons détruites en bordure de la route nationale - Photo : Mme Alice SATABIN.

maire : ils pourront partir avec les ambulances que Rethel continue d'envoyer.

Un dernier tour du «pays», de vaines tentatives pour convaincre sept de ses administrés de la nécessité de partir puis c'est le départ. M. Locart entasse quelques vêtements, un peu de linge ainsi qu'une couverture sur une voiturette et, en compagnie de six personnes de la commune, il prend à son tour le chemin de l'exode.

La côte de la Bascule est dure à monter. Un dernier regard vers le village, une nouvelle vision d'horreur : les avions allemands sont revenus et Poix-Terron subit un nouveau «déluge de mitraille», disparaissant dans la fumée au milieu du fracas des explosions et du staccato des tirs de mitrailleuses...

Peut-on établir un bilan exact des bombardements des 12 et 13 mai ? Sur le plan matériel, il apparaît que les dégâts sont très importants, nombre de constructions ayant été détruites totalement ou en partie par les bombes. «De plus, nous dit Mme Satabin, il y a eu beaucoup de mitraillages en rase-mottes qui ont endommagé presque toutes les maisons. Il y a donc eu très très peu de constructions indemnes».

Pour ce qui est des pertes humaines, on ne connaît vraisemblablement jamais le nombre exact de victimes. Ce nombre est certainement très élevé, tant en ce qui concerne les blessés que les tués. Seule certitude : cinq habitants de Poix-Terron ont été tués, leurs noms figurant sur le monument aux morts de la commune (13) : Charlotte Bouchat, disparue sous les décombres de sa maison ; le jeune Georges Demange, 14 ans, tué près de sa mère ; Pauline Juillet ; Clémence Lanterne, tuée devant sa porte ; Louise Perrin, dont nous avons mentionné plus haut la mort affreuse ; Marius Petitfils, mortellement atteint avant d'avoir pu se mettre à l'abri ; Henri Sennetaire, directeur de la Papeterie des Ardennes et adjoint au maire, qui a eu la calotte

cranienne arrachée par un éclat de bombe alors que, près du carrefour de la route de Montigny, il cherchait, sous les vagues d'avions, à garer sa voiture. Seuls les corps de Louise Perrin, d'Henri Sennetaire et de Marius Petitfils ont été retrouvés, les deux derniers ayant pu être transportés dans un caveau avant le départ des habitants.

Aux victimes du village, il faut bien entendu ajouter celles parmi les évacués de passage. Combien ? M. Locart parle de 200 à 300 morts, nombre qui nous semble bien lourd. En fait, il doit s'agir du nombre total de victimes : morts et blessés. Mais comment vérifier ? «Cette estimation prend peut-être en compte les blessés, nous dit Mme Satabin, mais il n'est pas impossible que 200 personnes aient pu être tuées au cours des différents raids aériens. Il fallait voir le village à ce moment là ! Je me souviens aussi d'une lettre envoyée, en 1941 vraisemblablement, par un Belge qui demandait des renseignements au sujet des 9 membres de sa famille tués dans le village ! C'est un cas peut-être exceptionnel mais des milliers de personnes ont subi les bombardements. Alors ?» Un habitant de Poix-Terron demeuré sur place a le souvenir «d'un monceau de morts rassemblés sur la place», parmi lesquels il a reconnu le corps de Pauline Juillet (14). Que sont devenus ces morts ? Lorsque, quelques mois plus tard, les premiers habitants de Poix-Terron ont commencé à rentrer, ils n'ont retrouvé aucune trace des victimes : «Tout fait supposer, écrit M. Locart, que les cadavres ont été incinérés dans les fours crématoires qui suivaient les armées» (15). De son côté, le maire actuel de Poix-Terron, M. Emile Troyon, nous écrit : «D'après les comptes rendus, il apparaît que le nombre de tués, évalué à plus de 300, ne semble pas du tout excessif. Les cadavres auraient été brûlés par les Allemands dans les semaines qui suivirent ces bombardements meurtriers» (16). Mêmes remarques de la part d'habitants que nous avons interrogés : le nombre de victimes, des morts notamment, a été considérable et les Allemands, certainement pour des raisons d'hygiène, auraient incinéré les corps...

Gérard GIULIANO

NOTES

- (1) AMOUROUX (Henri), *La vie des Français sous l'Occupation*, Fayard, 1961.
- (2) Témoignage de Mme Alice SATABIN, de Poix-Terron, octobre 1984. Je remercie vivement cette dame ainsi que son époux, M. Hervé SATABIN, et M. Robert FAUCHEUX pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée.
- (3) LEROUX (Jean-Jacques), *Poix-Terron*, 1984.
- (4) La 3^e Brigade de Spahis, commandée par le colonel Marc, comprend le 2^e Régiment de Spahis algériens (colonel Burnol) et le 2^e Régiment de Spahis marocains (colonel Geoffroy). Engagée en Belgique le 10 mai, elle vient de battre en retraite. Le 14 mai, elle subira de lourdes pertes dans la région Vendresse-Omont avant d'être pratiquement décimée le 15 à La Horgne, à 4 km de Poix-Terron, à l'issue d'un terrible combat inégal contre la 1^{re} Panzerdivision.
- (5) LEROUX (Jean-Jacques), op. cit.
- (6) LOCART (Ernest), *Poix-Terron sous la botte*, Arch. dép. des Ardennes, 1 J 347 (12).
- (7) Extrait du témoignage de Mme R..., de Charleville-Mézières, février 1984.
- (8) Extrait du témoignage de M. Jean-Marie THOMAS, de Charleville-Mézières, recueilli par Laurent PETIT, élève de 1^{er} E2 au LEGT «François-Bazin» en 1983-1984.

- (9) LOCART (Ernest), mémoire cité.
- (10) LEROUX (Jean-Jacques), op. cit.
- (11) LOCART (Ernest), mémoire cité.
- (12) Pendant les premières semaines de l'occupation, les caisses d'archives seront vidées par les Allemands et le maire ne retrouvera, lors de son retour, qu'une faible partie des documents.
- (13) Ils sont également cités dans le livre de M. LEROUX mais celui-ci mentionne, parmi les victimes des bombardements, deux autres personnes du village : Léon Rogier et Henriette Cocu. En fait, Léon Rogier a été tué à Terron quelques jours plus tard, lors de l'avance allemande, alors qu'il se montrait à sa fenêtre ; Henriette Cocu, elle, a été tuée sur la route de l'exode, à Coucy-lès-Eppes, dans l'Aisne (témoignage de Mme SATABIN).
- (14) LEROUX (Jean-Jacques), op. cit.
- (15) LOCART (Ernest), mémoire cité.
- (16) Lettre de M. TROYON, 4 juin 1984. Je tiens à souligner la disponibilité dont a fait preuve M. TROYON et le remercie pour ses précieux renseignements.